

Études littéraires africaines

CHAREF Mehdi, *La maison d'Alexina*, Paris, Mercure de France, 1999

Bouba Mohammedi-Tabti



Number 7, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042123ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042123ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mohammedi-Tabti, B. (1999). Review of [CHAREF Mehdi, *La maison d'Alexina*, Paris, Mercure de France, 1999]. *Études littéraires africaines*, (7), 81–81.
<https://doi.org/10.7202/1042123ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

MAROC

CHAREF MEHDI, *LA MAISON D'ALEXINA*, PARIS, MERCURE DE FRANCE, 1999

La maison d'Alexina est le dernier roman de Mehdi Charef. Les personnages essentiels en sont cinq enfants enfermés dans leur silence, enfants à problèmes, parqués dans une classe spéciale, "la rattrape" dont le vieil instituteur auquel on les a confiés, M. Raffin, lui-même en marge du système et malade, est la cible des moqueries de ses collègues et de leurs élèves.

Le narrateur, Abbou, est l'un de ces cinq enfants au passé déjà lourd de tragédies diverses. Il fait le récit de leur quotidien d'enfants terrifiés et silencieux : "nous aimions le silence, écrit-il, c'était notre seul ami. Il apaisait les brûlures que la peur attisait en nous." (p. 30). La force du récit naît du contraste entre une écriture simple, sans fioritures, et la violence des faits rapportés par le narrateur, celle de chacun des autres enfants, celle qu'ils affrontent en commun : les humiliations, le mépris des élèves des autres classes ou la mort de M. Raffin. Cette scène d'une tension extrême montre les enfants à qui le vieux maître a toujours défendu de se retourner vers le fond de la classe quand il s'y trouvait, pris entre la peur d'enfreindre l'interdiction et l'angoisse et la tristesse nées de ce qu'ils entendent, la toux et les gémissements de Raffin. Même quand ils réalisent ce qui s'est passé, ils sont incapables de prendre la moindre initiative et restent là tandis que l'un d'eux continue à lire dans le soir qui tombe, attendant que quelqu'un vienne les libérer.

C'est contre la peur et le silence dans lesquels ils sont murés que va lutter Alexina à laquelle ils sont confiés après la mort de leur instituteur.

De façon sobre le récit montre la progression lente et difficile des cinq enfants vers ce qui ressemble à une guérison. Elle passe par une parole enfin acceptée qui leur permet, grâce à l'écoute et à la fermeté d'Alexina, elle-même confrontée à une tragédie personnelle pendant son enfance, de parler, de dire à haute voix ce qui les hante et peuple leurs nuits de cauchemars.

Ce roman dense et retenu est celui de la communication, de la parole : on voit comment les mots bloqués au fond de la gorge des enfants sont lentement mis au jour en une patiente maïeutique qui va leur rendre leur jeunesse.

Après ses deux premiers romans qui lui ont déjà assuré une bonne notoriété, *Le thé au harem d'Archi Ahmed* et *Le harki de Mériem*, Mehdi Charef confirme le talent d'un écrivain qui aborde des sujets difficiles sans jamais tomber dans le pathos.

■ Bouba MOHAMMEDI-TABTI
Université d'Alger